

Ecrit par Françoise Dury
Le 16 juillet 2009

Diverses portes s'ouvrent pour vous faire entrer de plain pied dans le compte-rendu de ma participation au 55^e congrès annuel de l'A.B.F. à Paris du 11 au 14 juin.

La voie royale est le thème du congrès : « Des bibliothèques à vivre : usages, espaces, architecture ». Un ensemble de contributions s'attachaient à cette thématique observée de divers points de vue.

Ainsi, la conférence inaugurale de David Mangin, architecte-urbaniste, obligeait à réfléchir à cet urbanisme du réel qui, plutôt que le « tout à la voiture » et les enclaves privées juxtaposées, remet en valeur la géographie (parcs, fleuves, îles...) et les espaces publics, dont la bibliothèque.

Ainsi aussi, cette réflexion interpellante, partant des conclusions d'une enquête sur les pratiques et représentations des 11-18 ans sur les bibliothèques, qui s'attardait entre autres sur l'opportunité ou non de dédier un espace aux adolescents en bibliothèque (selon leur âge, ils sont pour ou contre) et sur ce constat de la modification des postures de lecture avec l'avènement de la « génération vautrée ». La bibliothécaire de Toulouse a décrit son « Intermezzo » s'appuyant sur l'idée que, pour les jeunes comme pour le public éloigné, un lieu de découverte vaut mieux qu'une salle de lecture : se côtoient à Intermezzo des documentaires de vulgarisation, des BD et mangas, des coups de cœur en littérature, des beaux-livres, des périodiques, des méthodes d'apprentissage du français, des postes internet... Bref il s'agit d'un espace décloisonné, confortable, aéré, qui se veut passerelle mais que certains ne quittent jamais.

Ainsi encore une intrusion, grâce aux propos de designers, dans le monde des gares et des trains, qui apprend aux bibliothécaires que les outils doivent s'adapter aux nouveaux modes de vie : par exemple, la possibilité de faire son bureau partout, la prise en compte de tous les sens (confort thermique, acoustique...), le désir tout à la fois de lieux de rencontre et d'isolement, la fluidité des espaces pour une autonomie de l'utilisateur...

Grâce à toutes ces interventions s'esquisse peu à peu l'évolution de nos bibliothèques : de la bibliothèque des collections à la bibliothèque des usagers. Elles ont à prendre en compte les changements de pratiques qui exigent davantage de confort physique et technique pour des usagers qui restent de plus en plus longtemps sur place et souhaitent y trouver convivialité, espace de travail solitaire ou en commun et cocon pour s'adonner au plaisir de lire. En cela, quelle que soit sa taille, il s'agit bien de créer une « bibliothèque à vivre » !

Je pourrais vous entrouvrir la porte des technologies de la communication. Saviez-vous qu'il y a trois façons de régler les relations entre les bibliothécaires et les responsables des services informatiques ?

La première est souvent conflictuelle. La seconde se veut médiatrice. La troisième est franchement décoiffante.

La première est décrite avec humour par Lionel Dujol (que l'A.P.B.D. connaît bien pour l'avoir invité récemment à Bruxelles). Le bibliothécaire voudrait aider l'utilisateur à mieux maîtriser les ressources documentaires, y compris dans un espace public numérique. Or tapez « myspace » ou « facebook » et vous vous trouverez face à un message d'erreur ; tentez d'installer les plug-in nécessaires pour lire des vidéo-conférences, en vain... Pourquoi avons-nous tant de mal à nous faire comprendre par nos services informatiques ? Sans doute parce que nous leur expliquons mal nos besoins et nos pratiques.

La seconde méthode de relation est décrite par un informaticien, Gaëtan Rouyer, qui a accepté de venir expliquer le pourquoi des restrictions : le parc à gérer, les risques d'incompatibilité,

la protection des données, les logiciels gratuits malveillants... L'idéal, pour un gros projet, est donc que les bibliothécaires aient une demande forte, cohérente, construite et que soit nommé un intermédiaire qui joue l'interface entre bibliothécaires et informaticiens. Un autre informaticien, Alexandre Garcia, explique qu'une organisation différente peut améliorer les relations : la mise en place d'une antenne informatique dédiée au seul réseau local de bibliothèques avec un serveur propre et un informaticien responsable du réseau spécifique et à l'écoute des bibliothécaires.

La troisième méthode est celle que Lionel Dujol a plaisir à appeler celle du crapaud fou et qu'a fort bien illustrée Christine Perrichon. Elle consiste à avancer hors du groupe de manière risquée et à permettre ainsi l'innovation qui sauvera le groupe d'une perte certaine. Dans le Cher, département rural pauvre en lecture publique, un outil collaboratif d'expression et de lien social piloté par la Bibliothèque départementale permet aux bibliothécaires bénévoles bénéficiaires des dépôts d'« apprendre en faisant », de s'approprier le savoir numérique. Chermédia.com est l'agora des bibliothécaires du département ; ils sont une centaine à s'y exprimer. Il y a un an, certains étaient incapables de manier une souris ; le plus gros travail a été de convaincre chacun que la pierre qu'il pouvait apporter à l'édifice commun valait la peine. Aujourd'hui, ils se réunissent une fois par mois pour une journée de travail, en quelque sorte un comité de rédaction couplé à une formation à l'informatique. Car l'activité est considérée avant tout comme formation ; elle est encadrée par sept bibliothécaires de la B.D.P. qui pilotent chacun une rubrique et par un intervenant extérieur qui assure le suivi technique ; chaque séance mensuelle est filmée pour permettre la mesure des progrès. Beau projet, n'est-ce pas ? Eh bien, il fut lancé « en crapaud fou », sans consultation préalable des informaticiens-maison. Risqué ! Mais réussi !

La porte des « ailleurs » s'ouvre avec la clé des rêves. L'A.B.F. avait invité cette année des collègues venus de Suède, d'Allemagne et des Pays-Bas.

Amsterdam (et Hans Van Velsen, directeur de l'Openbare Bibliotheek !) s'enorgueillit depuis peu de la plus grande bibliothèque d'Europe (28 000 m² en 10 étages) qui accueille 5000 visiteurs par jour, sept jours sur sept, de 10 à 22 heures, un lieu très ouvert, où se croisent des escalators qui permettent une large vue sur les collections, où l'utilisateur trouvera des restaurants, un théâtre... Nous sommes dans la troisième dimension : le budget annuel atteint 12 millions d'euros...

Stockholm veut faire de ses bibliothèques des lieux indispensables en misant sur l'accès, la disponibilité et l'efficacité. Pour cela, nous explique Inga Lundén, sa directrice, il ne faut pas hésiter à innover, à créer de nouveaux partenariats, ainsi avec la société de transports urbains. Une première bibliothèque sans personnel s'est ouverte dans une station de métro : il s'agit d'un salon ouvert dès 7 heures où l'on peut lire la presse, boire un café, télécharger des documents, rendre des livres empruntés et même en emprunter de nouveaux grâce au distributeur automatique de sacs de livres à thèmes. Le système des collections flottantes – dans un réseau, chaque lecteur rend son livre où il veut et le livre y reste jusqu'au prochain emprunt – permet aux usagers eux-mêmes d'établir le profil de la bibliothèque de quartier et réduit les transports de documents. Mais la bibliothèque se positionne aussi comme lieu de rencontre et ambitionne d'élargir Stockholm : le Café des Langues et la Maison des Conteurs permettent le partage d'histoires en langues variées ; la Bibliothèque des découvertes intègre les ressources documentaires pour jeunes et adultes ; l'Agora est un carrefour, un lieu pour être soi-même sans contrainte ; la bibliothèque virtuelle est liée à la bibliothèque physique et l'utilisateur y produit du contenu...

Brême apporte un peu de réalisme au propos avec son profil de ville très étendue de 547 000 habitants mais... sans le sou. Le chômage y atteint le triste record de 12 %. De vingt entités il y a dix ans, le réseau de lecture publique, animé par 119 ETP (228 en 1981), s'est

réduit à une superbe bibliothèque-pivot rénovée, six annexes, un bibliobus et deux bibliothèques spéciales ; un élagage drastique a réduit les documents de moitié. Or, avec un budget inchangé depuis 1990, le nombre d'usagers, de prêts et de visites virtuelles ne cesse de croître. Quel est donc le secret ?

Il est multiple, assurément. La créativité et l'innovation y occupent une place de choix : le club de lecture d'été avec attestation à remettre à l'école, la « nuit du foot et du livre » quand le célèbre club local dispute un match important, le prêt en ligne d'ouvrages numérisés, accessibles avec une carte de lecteur et un mot de passe et qui disparaissent de l'écran de l'utilisateur après le temps réglementaire, etc. ne sont que quelques exemples choisis. L'attractivité des lieux et des collections ajoute à la réussite : la fréquentation de la nouvelle bibliothèque console du sacrifice des entités définitivement fermées ; l'important accroissement annuel (10 %) maintient l'actualité du fonds.

L'autre « recette » de développement est le management par objectifs : Barbara Lison gère ses bibliothèques comme une entreprise publique ; elle dispose d'une enveloppe budgétaire globale (masse salariale comprise) dont elle use à sa guise à condition de prouver son efficacité : le tableau de bord rend compte de nombreux critères, dont le calcul du coût d'un prêt (divisez le budget de fonctionnement, personnel compris, par le nombre de prêts et... avisez !). Une implication active de toute l'équipe, tenue à une formation continue ciblée, est l'indispensable corollaire de la méthode.

Voici une dernière porte, la porte étroite qu'une douzaine de congressistes seulement ont poussée en cette belle matinée dominicale pour ne la refermer derrière eux que quatre heures plus tard, tant ils furent émerveillés par les richesses que trois charmants bibliothécaires leur firent découvrir à l'intérieur. Connaissez-vous la Bibliothèque Forney spécialisée dans l'art et l'artisanat ? Si vous passez par le quartier du Marais, arrêtez-vous à l'Hôtel de Sens, rue du Figuier. Le lieu lui-même vaut le détour. Vous y constaterez que la notion d'art et artisanat peut mener loin : des périodiques de design ou de mode d'aujourd'hui aux catalogues commerciaux du XIX^e siècle en passant par des photographies, des catalogues de musées ou d'expositions, des échantillons d'étoffes, des étiquettes, des papiers peints, des affiches, des beaux-livres bien sûr, à propos de techniques artisanales (travail du cuir, du bois, du verre et du vitrail, des métaux, du tissu...), d'architecture et de sculpture, de jardinage, de décors et costumes, d'arts graphiques, etc. La liste est longue et les documents empruntables – parfois – , consultables – toujours (souvent sur commande car les caves du Marais ne permettent pas une conservation optimale et les réserves sont ailleurs) – et ... gratuitement puisque la Bibliothèque Forney fait partie du réseau des bibliothèques de la Ville de Paris !

Bien sûr, le congrès de l'A.B.F. c'est aussi un vaste salon professionnel où l'on trouve sans surprise du mobilier, des S.I.G.B., des outils bibliographiques, l'un ou l'autre libraire important, du matériel d'équipement, etc. C'est encore, même si le premier contact est souvent très difficile, un espace de rencontre avec des collègues des quatre coins de l'Hexagone. C'est un temps de prise de recul : l'occasion de considérer la bibliothèque en général et non la sienne en particulier. C'est encore une occasion de comparaison. Nous constatons ainsi, nous, francophones de Belgique qui avons parfois l'impression de ne pas « jouer dans la même cour » que nos voisins français, qu'il est bien des secteurs de notre métier où nous n'avons pas à rougir face à eux. Enfin, c'est une boîte à idées géante.

En tout cela, le déplacement valait la peine et ma gratitude va à l'A.B.F. qui invite fidèlement sa « petite sœur belge » à ses travaux et à l'A.P.B.D. qui, pour quelques jours, a fait de moi son ambassadrice !